par

Jean HAMON

STUPÉFIANT RUBINSTEIN

Que le Théâtre des Champs-Elysées croulât sous les applaudissements inlassables du public accouru au récital Chopin de M. Arthur Rubinstein l'autre soir, rien de plus justifié car l'hommage allait à l'homme plus qu'octogénaire qui venait d'accomplir une performance pianistique stupéfiante et la reconnaissance à l'artiste dont le commerce intime avec les œuvres, en cette étonnante vieillesse, va s'approfondissant de plus en plus. Parvenu à ce sommet de sa vie Arthur Rubinstein, sans perdre la plus petite parcelle de sa fougue, de son brio lumineux, de son panache d'autrefois, atteint désormais à une sérénité dans le lyrisme, à une plénitude de l'expression comme détachée du temps, dont le résultat est un style décanté comme l'huile essentielle d'une fleur amoureusement distillée.

Peut-être simplement commit-il l'erreur de prendre le départ sur une Polonaise avant de s'être tout à fait mis en doigts. Quelques accidents en résultèrent mais sans suite. Ainsi nous fut-il donné d'entendre la Sonate funèbre jouée avec une noblesse, un faste sonore, une aristocratique sensibilité dont le point culminant, outre la marche elle-même, demeurera dans nos mémoires un finale au tissus quasi symphonique d'une richesse un peu folle à l'épanouissement fantasque magistral.

Quant aux bis, il suffira, à l'intention des interprètes étriqués, de savoir que, parmi eux, figurait le Scherzonor, ce redoutable pont aux ânes, dans une exécution que nous ne sommes pas prêts d'oublier tant nous y avons senti passer le souffle du génie.

P.S. — Ce soir : second concert au Théâtre des Champs-Elysées.